

# Le FURET DE LYON.



*Industrie, Beaux-Arts, Sciences, Littérature, Théâtres, Mœurs et Modes.*

ON S'ABONNE au FURET, chez M. BARON, libraire, rue Clermont, et chez M. GŒURY, tenant cabinet de lecture, place des Célestins. — Le prix de l'abonnement, qui se paye d'avance, est de 3 fr. par trimestre pour Lyon, 50 centimes en sus par trimestre dans le département, et hors du département 1 franc en sus par trimestre. — Le prix des annonces est de 25 centimes par ligne. — CE JOURNAL PARAÎT LE DIMANCHE ET LE JEUDI.

## DROLERIES DU COURRIER DE LYON.

Fort comme une machine, solide comme une monarchie, spirituel comme un sansonnet, telles sont les qualités les plus saillantes du *journal des 200* ! — Ne croyez pas pourtant que ce soit là tout son mérite ; vous vous tromperiez étrangement, — car il manie la bouffonnerie aussi bien que la logique ; le dilemme, non moins bien que le calembourg. — Ils étaient-là plusieurs, ne sachant que faire, tous gens de noms, de talens et de consciences ; tous hommes éminemment connus.... par leur crédit sur la place. Et cependant, jusque-là, ils n'avaient rien fait pour le triomphe de leurs doctrines ! jusque-là, ils avaient caché leurs noms, leurs talens et leurs consciences ! — Egoïstes banquiers ! je vous reconnais bien là ! — Quoi ! sans la frayeur qui vous saisit en novembre, vous nous dérobiez ces noms, ces talens, ces consciences ! vous en faisiez du 5 p. % peut-être, ou du 3 p. % consolidés !... C'eût été atroce que de nous priver du plaisir de vous lire !... oh ! oui ! bien atroce !... Ecrivez ! Messieurs ! écrivez ! car j'aime à vous lire ; j'aime votre prose ! — nonobstant les coups de pieds que vous donnez à la grammaire, vieille harpie que respecte le prolétaire, mais que la finance méprise.... Ecrivez, Messieurs, écrivez ! faites de la prose, car j'adore votre prose ! je la trouve *assaisonnée* à mon goût, très-riche en couleurs, flexible comme l'épine dorsale d'un solliciteur, et variée comme un bordereau....

Mais, de l'enveloppe si je passe au contenu, c'est bien autre chose encore ! — à chaque instant il me faut dire comme Philaminthe :

Ah ! de grâce,  
Laissez-moi respirer !

Ici, la clarté de M. de Bonald ; — là, la logique de M. Barthe ; — ailleurs, la profondeur de M. Fulchiron ou de M. Th. Tissot ; — plus loin, l'érudition de M. Prunelle ; — dans un tout petit coin, la bonne-foi et la modération de M. Périer ; puis la sagesse de M. Sébastiani ; puis.... puis.... c'est vraiment à n'en pas finir avec les heureuses qualités de ce superbe embryon dont les pieds, la tête et le cœur sont d'argent pur, d'argent monnoyé à l'effigie de Louis-Philippe ! — Incorruptible comme un guichetier ou comme *Figaro*, dévoué comme M. Mahul, noble comme le marquis de Labranche ou comme le baron de Crispin ; sa très haute, très-puissante et très-glo-

rieuse naissance ne lui permet pas de se commettre avec des gens faisant son métier sans avoir acheté des titres de noblesse, je veux dire sans avoir payé le gouvernement. Mais quelque jour il leur dépêchera ses laquais pour demander raison de mille petites impertinences que se sont permises ces infâmes intrus, ces prolétaires assez audacieux pour oser se jouer avec des gens de sa sorte !

Il a raison, le *Courrier de Lyon* ! il a mille fois raison ! de quoi se mêlent, en effet, tous ces barbouilleurs de papiers ? il leur appartient bien, vraiment, de contrôler la conduite d'un homme aussi respectable que M. Périer ? ils sont bien hardis d'oser dire ce qu'ils pensent d'un diplomate de sa force ! Malheureux ! mais, ne savez-vous pas que M. Périer a planté le drapeau tricolore sous les murs de Lisbonne ? ne savez-vous pas que, grâce à lui, on en a presque fini avec les patriotes ? — ne savez-vous pas que sans lui la Pologne était égorgée ? — ne savez-vous pas que sans lui la Belgique nous échappait ? — ne savez-vous pas que sans lui le commerce serait aux abois, la France agitée, le carlisme triomphant, et la conférence pleine de vie ?

Vous, agitateurs ! prostérnez-vous ! prolétaires ! prostérnez-vous, encore une fois ! car Périer pacha vous a sauvé de vous-même ! O grand homme ! digne émule de Villèle et de Talleyrand ! tu as, dans le *Courrier de Lyon*, un fidèle serviteur ! il est à toi, comme tu es à lui ! tes os sont ses os et ta chair est sa chair ; autrement, et pour parler sans figures, je dirai que l'argent de l'un est aux autres ; M. Mahul l'ostéologue n'ayant voulu dire autre chose quand il a créé cette bienheureuse expression.

Mais, voilà que j'ai parlé bien long-temps et pas encore de mon sujet : *droleries du Courrier de Lyon* ! ma foi, j'y renonce ! car, ce serait à n'en pas finir. Et puis, le procureur du roi ne veut pas que je fasse de la politique, attendu que tous les Français ont le droit de publier leurs opinions. C'est égal, en ma qualité de rieur, j'ai bien ri ce matin de la touchante élogie de MM. du *Courrier*, sur la restauration. Quel pathétique ! quelle onction ! quelle *sensiblerie* ! Cette bonne restauration, comme il l'embrasse, comme il la *baisotte* !

..... Pour une maîtresse

On ne saurait, je pense, avoir plus de tendresse !

C'était une si bonne personne la restauration ! si douce, si avenante ! si... elle avait de bien gentils gendarmes aussi ! et

leurs sabres donc ! étaient-ils affilés da ! un bras libéral tombait comme une mèche de cheveux sous le ciseau !

Oh ! il y avait de bien bonnes choses sous la restauration ! Il y avait aussi un *ordre public* habillé en bleu, paremens rouges ! — Il y avait encore de jolies petites mitrailleurs, de jolis petits échafauds bien élégans, sur lesquels on étendait un mauvais sujet ; et puis on le coupait en deux ! — Mais à part ça, les *propriétés* étaient bien gardées, les lois bien respectées ! — Point d'émeutes ! point de bousingots rouges ! point de saint-simoniens ! point de radicaux ! point de prolétaires ! — La finance était peuple ; la boutique était peuple ; le salon était peuple ; les actionnaires du *Courrier de Lyon* étaient peuple aussi ! — En voyant ce qui se passe autour de moi, je dirai comme Rey-Dusseuil : *Auriez-vous l'obligeance de m'apprendre ce qu'est devenue la révolution de juillet ?* — Le drôle d'écho ! il a répété : *Mystification !*

J. B.

#### DE LA LIBERTÉ DE L'ENSEIGNEMENT.

Nourrir un enfant, lui tracer ses devoirs, le mettre en état de subvenir à ses besoins, voilà la tâche des auteurs de ses jours, tâche qui n'eût jamais été remplie, s'il leur eût fallu nécessairement l'intervention de la société. La main de Dieu était là, elle suffisait. L'amour, la sollicitude d'un étranger pour un enfant, comparés à ces sentimens brûlans qui remuent si fortement le cœur d'un père, ne sont que de la froideur et de l'indifférence. Il est donc scandaleux que les gouvernemens aient pu faire entrer dans leur compétence le bonheur et l'avenir d'un enfant, et dérober ainsi à ses parens la direction de son éducation, c'est-à-dire, la seule compensation aux nombreuses peines de l'union conjugale. Quel était leur but ? De façonner de bonne heure les générations à leurs idées et à leurs vues. Comme ils ne se sont jamais immiscés dans l'éducation physique, il serait injuste d'attribuer à la philanthropie cette déviation du droit naturel.

Tout individu est essentiellement libre de communiquer, de quelque manière que ce soit, à un plus ou moins grand nombre d'auditeurs ses opinions et ses théories même novatrices, comme il pourrait le faire par la voie de l'impression à des individus de tout sexe, de tout âge, de tous les rangs, de tous les lieux.

Qu'une loi de police règle l'exercice de ce droit, rien de mieux, nous le désirons. La société est une vaste école d'enseignement mutuel où chacun monte au moins un jour à la tribune. S'éclairer réciproquement sur les devoirs de la vie, sur les moyens d'augmenter la somme du bonheur, c'est obéir au précepte de l'évangile : *Vous aimerez votre prochain comme vous-même.*

La vérité n'est qu'un dépôt dans la main de son inventeur ; s'opposer à ce que ce dépôt entre dans la richesse commune, c'est bouleverser les lois de notre existence physique et morale, c'est pousser violemment l'homme hors de l'humanité, c'est vouloir à la fois qu'il soit et qu'il ne soit pas. Pourquoi cette ligne formidable de douanes à la barrière de l'instruction publique ? Pour empêcher, dites-vous, l'invasion d'instituteurs immoraux et incapables : que de fois, malgré vos précautions, ils l'ont franchie en fraude ! Daignez vous en remettre à la sollicitude intéressée et vigilante du père de famille et même de l'enfant, et le champ de l'instruction ne recevra jamais que de bonnes semences.

La reconnaissance de la liberté de l'enseignement est un des produits les moins précoces de la civilisation. On avouait sans doute depuis long-temps la nécessité urgente d'éclairer

les masses, et le droit de tous les citoyens, sans exception, à l'instruction ; mais on n'a pensé que dans les derniers temps à attaquer en face le monstre du monopole, et à forcer le seuil de l'édifice vermoulu de l'instruction publique. La liberté n'apparaissait pas sous cette nouvelle forme dans cet état des esprits ; ceux qui exercent la violation, comme ceux qui la supportent, n'ont qu'un sentiment vague et confus du malaise qu'elle engendre. D'ailleurs, on se figurait que le gouvernement avait pour lui l'exemple de quelques républiques anciennes, où régnait ce principe, *que les enfans appartenant à l'état devaient être élevés par l'état et pour l'état.* Mais dans ces républiques, les pères de famille élevaient réellement eux-mêmes leurs enfans, puisqu'ils prenaient part aux affaires publiques. L'analogie était donc fautive, puisqu'en France il n'y a qu'une très-légère fraction du peuple qui fasse les affaires du peuple. D'ailleurs, en fait de morale, les républiques ne font pas autorité : composées de misère et de grandeur, elles ressemblent trop à la tête humaine d'Horace, sur un cou de cheval, à la suite duquel sont des membres rassemblés de tous côtés, terminés par un poisson.

Qu'est-ce que ce monopole ? Ce monopole, c'est l'affranchissement de toute surveillance et de toute concurrence ; c'est la justice rendue par ceux qui sont parties dans les procès qu'il entraîne à sa suite ; c'est la gestion sans contrôle ; c'est l'éducation dirigée dans un esprit étroit et illibéral ; c'est l'impossibilité pour les classes pauvres d'arriver aux professions un peu élevées : *abyssus abyssum invocat* ; c'est le rétrécissement des limites de l'instruction. Comment, accablée de tant de chaînes pesantes, la génération actuelle a-t-elle pu marcher à pas de course dans la route de la révolution de juillet ! Honneur à MM. Comte et Renouard, qui ont dépoillé le monopole des voiles de l'égalité dont il cherchait à se couvrir ! Grâce à leur talent, il a paru dans toute sa nudité.

Il fallait pourtant les jésuites pour décider sa chute :

*Quos vult perdere Jupiter prius dementat.*

Les jésuites avaient débordé l'instruction publique ; les établissemens privés furent dissous. *Je frapperai le pasteur et le troupeau sera dispersé.* Nos enfans furent livrés aux ennemis de nos mœurs, comme les élèves de Falères à Camille, mais avec un résultat bien différent. Encore quelques années, et le flambeau des lumières ne répandait plus sur l'horizon français qu'une lueur douteuse. Mais les excès de la milice romaine ont soulevé le peuple ; le canon de juillet a tonné, et ces épais brouillards se sont dissipés.

Si l'on donne au principe de la liberté de l'enseignement toutes ses conséquences, nous sommes autorisés à dire qu'il sera facultatif à chacun d'enseigner le droit, la médecine, le commerce, le grec, le latin, etc. etc ; que le gouvernement n'exigera autre chose des prétendans aux professions libérales de la société élevés dans les établissemens particuliers, qu'un examen de leur capacité. Les écoles du gouvernement se fortifieront sous le régime de la concurrence, et pourront s'occuper avec zèle de l'éducation des enfans privés, par la mauvaise fortune, de leurs appuis naturels. Ainsi la lumière parviendra jusque dans les hameaux les plus reculés ; ainsi s'amélioreront nos mœurs ; car si l'instruction ne suppose pas nécessairement la moralité, elle en est au moins la principale source.

A. BAUNE.

#### ÊTRE ARTISTE !

C'est un beau mot, artiste ! c'est comme si l'on disait intelligent. Heureux ceux qui comprennent, ils font mieux que

tout savoir, ils jouissent de tout ce qui se fait. Ils sont artistes pour eux tout seuls. Si donc vous me montrez-là dans le palais, là-haut dans la mansarde, un homme avec ce mot *artiste*, je le salue, je lui porte envie là ou là; c'est un heureux de ce monde, c'est un rêveur, c'est un insouciant philosophe peu inquiet des faits matériels de la vie, qui n'en conçoit ni la portée ni le danger. Digne homme qui n'a souci que de son, de couleur, d'air, d'âme et de cœur, qui de tout le reste ne sait pas un mot, et qui est sûr de vivre tant qu'il y aura dans le monde quelque chose qu'on appellera *de l'art*.

Mais, d'autre part, n'être pas artiste ! c'est-à-dire renoncer à la vie de l'âme, renoncer à l'analyse; tout voir sans rien distinguer, n'avoir ni admiration, ni dédain, ni justesse dans le regard, ni feu dans le cœur, ni passion dans l'âme; rester froid devant un chef-d'œuvre! ne distinguer dans la création ni beauté, ni laideur; ne comprendre aucun délabement de l'esprit; ni la poésie, ni le drame, ni la musique, ni Phidias, ni Michel-Ange, ni Rossini! ne pas comprendre ce mot *artiste*, qui plus est, ne pas le regretter, quelle mort!

L'art, c'est la vie; l'art, c'est un don de l'âme sous des formes diverses; l'âme, c'est l'amitié, c'est l'amour, c'est la colère, c'est la vengeance, c'est la terreur, c'est la voix qui réveille les peuples, qui chante la liberté, qui délivre les esclaves, qui punit le puissant, qui soutient le faible; l'art, c'est la dernière gloire à laquelle aspirent les nations maîtresses, c'est la borne fatale où se brisent les barbares; l'art, c'est la Grèce, c'est l'Italie, c'est la France; c'est l'Allemagne, c'est l'Angleterre. Philosophie, histoire, drame, peinture, qu'importe le nom? tout cela c'est de l'art. Je ne vous dirai pas où est l'art: dites-moi, s'il se peut, où il n'est pas....

Trouvez un recoin du monde habité qui ne soit pas du domaine de l'artiste. L'un se fait beau, se pare de son habit noir; il noue sa cravate comme un simple mortel, le voilà dans un salon. Posez devant lui, élégans du jour, petites maîtresses fardées, aimable vice élégant, venez poser devant l'inflexible crayon, aristocrates, ménages parisiens, dans tout votre luxe et votre indigence, et en un clin d'œil les voilà tous croqués: l'artiste, c'est aussi bien le faiseur de caricatures que l'écrivain des *Caractères*; que le ridicule vienne, écrit ou dessiné, qu'importe! Il y aura cela de bon, en cette affaire, que souvent on le verra imprimé et dessiné à la fois, doublement fustigé, doublement commenté, expliqué; comme faisait Rabelais, unissant les *Songes drolatiques* à l'histoire de Pantagruel.

Un autre artiste s'assied sur le bord du chemin, et prête l'oreille au loin; il entend venir une armée, et avec cette armée tout l'empire, et dans cet empire il choisit quelques soldats de préférence. Par exemple, de vieux soldats aux longues moustaches, qui tirent un cochon par la queue, ou qui guillotinent une innocente volaille, ou qui jouent à la drogue un pot de bière écumant jusqu'aux bords, voilà qui va bien. Cantinières, tambour, sergent, tout est là; tout le camp, tous ses plaisirs, toute la guerre, tous ses dangers, nous en avons eu six cent mille comme ceux-là. Puis change ma volonté d'artiste; il laisse les vieux lurons, et s'en prend aux jeunes. Vient Jean-Jean, le chapeau renversé sur la tête, l'habit neuf, et qui trouve son fusil lourd: Jean-Jean est un type tout de suite. Vous avez les deux extrêmes de l'armée, même esprit grossier, même courage des deux parts; croyez-vous que cela ne vaille pas bien une histoire? Et si à ces tableaux vous joignez, par exemple, une chanson de Béranger, bien faite, une des bonnes; ne seront-ce pas là deux belles

pages, et où trouverez-vous mieux? Or, il n'y a que l'union de tous les arts qui puisse arriver à ce résultat.

Vraiment imaginerait-on que l'art ne consiste qu'à peindre, que l'art n'appartient qu'à celui qui manie le pinceau et la plume? Oh que non! Il n'est personne à qui il ne soit donné de se dire: *et moi aussi!* Je n'ai pas dit où je mets l'art; mais j'estime singulièrement un bon repas, un bel habit, une chaussure commode, un meuble bien fait; je mets avant tout dans le bonheur le bien-être de la vie; la commodité, l'aisance, le bon marché.

D'autant plus que l'art s'en va. Au théâtre tout s'oublie: le goût, la décence, le bon ton, le costume, le chant, tout se perd. La danse languit; la tragédie est perdue à jamais; la comédie est désolée; le drame gronde et agit les poings fermés. Adieu la terreur, la pitié, les rires, les larmes, l'intérêt, les émotions fortes: c'est que nous aurons de la comédie quand on s'occupera de comédie. De même, en peinture, on fait rouge, on fait bleu, on fait indigo, on fait monstre, et la poésie à la fin (malheur à elle!) est comme la peinture. De même pour la musique, elle miaule, elle hurle, elle chante faux, elle a besoin de se faire italienne pour être quelque chose; de même pour tout ce qui n'est pas positif. Il faut donc beaucoup s'occuper de ces bonnes choses qui se perdent; c'est un devoir de citoyen, c'est un besoin d'honnête homme et d'homme heureux. Nous avons vu que l'artiste ne manquera pas à l'œuvre; nous voyons que l'œuvre ne manquera pas à l'artiste; nul prétexte donc pour reculer.

Nul prétexte pour rester plus long-temps dans cet engourdissement funeste, pour prolonger cette indifférence mortelle, pour nous courber en esclaves sous le positif de la vie, pour laisser tout dans cet indigne abandon, nous, si grand peuple, si instruit, si riche, si blasé, et qui sommes si près de n'avoir rien de nouveau à sentir.

Un Italien l'a dit quand on emportait l'Apollon du Belvédère: « Il faut que l'Apollon suive la Vénus, disait le consul français. — Emportez l'Apollon, reprit l'artiste, » qu'il rejoigne la Vénus; mais, c'est dommage, ils ne feront jamais d'enfants chez vous! » Ne ferons-nous pas mentir l'Italien?

En fait d'artiste, j'oubliais l'artiste à la manière de Sterne. Le contemplatif, le rêveur, le grave historien des petites choses, suivant à perdre haleine le rien dans toutes ses formes, occupé de son, d'air, de bruits légers, d'ondulations dans l'onde, d'un grain de sable; faisant un drame avec une tabatière de corne ou un bouquet fané, appelant un notaire pour acheter une paire de bas, Yorick en un mot, Yorick sous toutes les formes, Yorick notre ami, notre auteur favori, notre rêveur, il sera là; c'est sur lui que nous comptons pour ses petites histoires, ses contes plaisans, ses descriptions et son art de tout conter et de tout peindre; il n'y a pas de journal, il y a très-peu de livres sans Yorick.

Après Yorick, Théodore; après Sterne, Hoffmann. C'est une découverte toute moderne que le fantastique. C'est une nouvelle source d'émotions que l'artiste fantastique, le fantasque, qui remplace l'arlequin usé, le pantalon fatigué, tous les gilles du monde; le fantasque, qui n'est autre chose que le Pasquin de notre siècle. Singulier animal qui se vautre ou qui vole, qui rit ou qui pleure, qui fait l'amour ou qui égratigne; un cauchemar est son inspiration la plus puissante; le rêve est son état naturel, l'ivrognerie est sa vie, le son est sa folie; grand enfant souvent niais, quelquefois sublime; il est de toutes les opinions, de tous les partis, de toutes les vérités, de tous les mensonges, de tous les écots, ne payant

mais le sien. L'artiste fantastique n'a pas été encore défini; c'est de l'art et un vice de l'art pour faire pardonner le vice, un vice pour servir de relief à l'art. Plus il y a d'art, plus il faut de folie; le *neveu de Ranceau*, par exemple, et *la danse des Morts*, Hoffmann et Boulanger. Le premier des conteurs fantastiques est saint Augustin. Quel conteur!.....

JULES JANIN.

## AGRICULTURE.

MANIÈRE DE PRÉSERVER LES VIGNES DE LA GELÉE.

On place sur l'échelas qui supporte chaque cep une petite gerbe de paille en forme de bonnet, ce qui s'oppose au rayonnement nocturne du calorique de la plante; on le répercute à la façon des nuages; car il ne gèle jamais quand le ciel est couvert. Quatre personnes armées de torches de paille fumante, et parcourant un arpent de vigne en déversant la fumée sur les ceps, depuis la pointe du jour jusqu'au soleil levant, suffisent pour le préserver de la gelée.

## JOYEUSETÉS.

Voici, selon la *Caricature*, l'inventaire du *juste-milieu*:

La France, A-B-C;  
 Son rang, C-D;  
 Sa puissance, F-A-C;  
 Sa perte, A-T.  
 Le carlisme, O-C.  
 Les esprits, A-J-T.  
 La raison, E-B-T.  
 Les chants patriotiques, C-C.  
 Les égoïstes, R-O.  
 L'autel de la paix, R-I-G.  
 La liberté, M-E.  
 Le juste-milieu, U-E;  
 Son avenir, D-C-D.  
 Le ministère, A-Q;  
 Sa pensée, K-O.  
 Le char de l'état, K-O-T.  
 L'intrigue, O-Q-P.  
 Les députés du centre, H-T.  
 Les patriotes, A-P.  
 La Belgique, D-P-C.  
 L'Italie, O-J-B.  
 La noble Pologne, H-E.  
 L'espérance, R-S-T.



Les journaux anglais rapportent le fait suivant, qu'ils attribuent à M.<sup>me</sup> Vestris, une des plus agréables actrices de Druy-Lane. Le duc de W.... avait cru pouvoir obtenir un rendez-vous chez elle en lui envoyant un billet de banque de 50 guinées sous le pli de sa lettre. M.<sup>me</sup> Vestris lui fit dire qu'il pouvait venir. Après une heure de conversation, le duc se lève, et M.<sup>me</sup> Vestris, sonnait son domestique pour l'éclairer dans l'escalier, allume elle-même la bougie avec le billet qu'elle a reçu le matin.

## PARIS ET SES SUBVENTIONS THÉÂTRALES.

Heureuse ville que Paris! — heureux habitans que les Parisiens! — Le Parisien aime le spectacle, et on lui donne des spectacles! il demande, au nom de Molière, de l'argent pour

la comédie, et on donne de l'argent à la comédie! — il demande, au nom de Rossini, d'Auber, de Boyeldieu, etc., de l'argent pour l'opéra, et on donne de l'argent à l'opéra! — il demande, au nom de Taglioni, d'Albert, de Paul, etc., de l'argent pour la danse, et on donne de l'argent à la danse! — Encore une fois, vous êtes heureux, MM. les Parisiens; doublement heureux! car c'est nous, chétifs provinciaux, laboureurs, ouvriers, marchands, qui payons vos plaisirs, bien que nous n'en profitions pas du tout; c'est nous, c'est le budget en un mot qui solde les émargemens de MM. et de M.<sup>mes</sup> vos artistes chéris! — Vous avez la peine de les applaudir, et nous, la satisfaction de payer: je ne vois-là rien que de très-juste, de très-constitutionnel, je dirai même de très-monarchique; mais nous sommes depuis quelques mois si enclins à censurer et à reprendre, que beaucoup se demandent avec humilité s'il ne conviendrait pas mieux, à chaque localité de garder, pour subventionner ses théâtres, l'argent qu'on lui prend pour fournir à la splendeur de ceux de Paris?.....

Il doit être fort agréable, en effet, pour le vigneron qui cultive ses dix arpens de vigne, d'apprendre que *Robert le Diable* a été monté de la manière la plus magnifique; ce devrait être pour lui une consolation si son champ a gelé ou si la grêle ne lui laisse rien; mais cependant je suis sûr qu'il est assez *barbare* pour regretter les quelques écus que lui coûtent les danseuses du Grand-Opéra! — Le cultivateur aime si peu les arts!

Quant à moi, qui n'ai pas le bonheur de voir geler mes vignes, je voudrais bien que MM. les Parisiens ne nous fissent pas ce qu'on appelle *payer les violons*. — Ils veulent des spectacles, des chanteuses à 50,000 fr. l'année, rien de mieux, mais qu'ils soldent leurs mémoires! Que nous importent, à nous, l'étendue de la voix de M.<sup>me</sup> Malibran, le talent de Lablache et la taille aérienne de M.<sup>lle</sup> Taglioni?..... Payez, vous qui les applaudissez, c'est tout naturel; mais nous! pourquoi payer?

Savez-vous ce que produit cette bienheureuse routine d'imposer à la France entière les subventions des théâtres de la capitale? c'est que MM. les maires, qui sont en même temps députés, passent la plus grande partie de leur temps à Paris, et finissent par oublier qu'ils sont de la province; les théâtres de province leur paraissent alors peu nécessaires, car ils ne peuvent occuper leur loge que deux mois, au plus, dans l'année! il y a, comme on voit, bien peu d'inconvéniens à les fermer! — Je sais bien que quelques personnes pourront objecter que dans chaque ville il n'y a qu'un maire, et que, ce maire absent, il ne manque qu'une personne; à cela j'ai une réponse facile: c'est que nous avons un maire comme il y en a peu, je devrais dire, comme il n'y en a pas. Aussi, le conseil municipal va-t-il faire graver en lettres d'or, sur le fronton de l'Hôtel-de-Ville:

IL N'Y A QU'UN SEUL MAIRE POSSIBLE A LYON,  
 C'EST M. PRUNELLE!

J. B.

Au prochain numéro, nous rendrons compte des représentations à bénéfice données au Grand-Théâtre et au théâtre des Célestins, jeudi et vendredi derniers.

JOSEPH BEUF, Gérant.